

# Choses et gens de Hongrie <sup>(1)</sup>

## Le sourire de Budapest

(De notre envoyé spécial.)

### IV

13 septembre.

Budapest a gardé tous les sourires que Vienne n'a plus. Tandis que la « ville impériale », effondrée dans sa déchéance, se résigne à n'être plus que la pensionnée de l'Europe et ne vit que dans le souvenir de son rayonnement disparu, Budapest est demeurée elle-même.

Plus frappée que sa vieille rivale, plus appauvrie encore et plus diminuée, et ne pouvant compter, elle, sur le secours de personne, elle reste cependant, malgré la détresse profonde qui mine son peuple, l'une des capitales les plus brillantes, les plus captivantes de l'Europe.

Je dirais presque qu'elle est devenue, depuis qu'elle a souffert, plus attirante encore...

Vienne étale sa misère, en a fait comme une profession de foi, et ne garde quelque chose de son attrait ancien, un reflet de sa splendeur, passée que parce que douze ans de régime collectiviste, de laisser-aller général, d'indifférence à tout ce qui n'est pas le besoin immédiat n'ont pas suffi à y détruire tout ce que des siècles d'effort, en s'effondrant, avaient laissé derrière eux de charme, de grandeur et de beauté.

Les palais, les monuments orgueilleux, les grandes églises, les jardins et les parcs magnifiques, l'atmosphère profonde d'une ville qui fut l'un des centres frémissants du monde civilisé, ils demeurent, — malgré la défaite, les révolutions et le marxisme appliqué — parce que l'histoire, tout de même, quand elle s'est inscrite, siècle après siècle, dans la pierre et le bronze, il faut plus de douze ans, à l'abandon et à la paresse des hommes, pour l'effacer.

A Budapest, rien n'a changé.

S'il y a plus d'inquiétude dans les cœurs, aujourd'hui ; si la vie y est devenue plus difficile ; si l'avenir y apparaît tellement sombre, parfois et pour certains, qu'espérer en des jours meilleurs semble une folie, le visage de la ville, le visage de ses habitants n'en laissent rien paraître.

La « fée du Danube » a conservé son allégresse et sa clarté rayonnante d'autrefois.

On dirait qu'elle met son orgueil

à cacher le mal qui, elle-aussi et bien plus encore que sa voisine, la ronge. Elle ne veut pas que ceux qui l'ont tant aimée, avant que ne fussent venues les heures sombres, puissent, la revoyant, la trouver changée et moins belle. Et son sourire, à travers tous les deuils, est resté joyeux et jeune.

Vienne se traîne à pas alourdis, doutant de tous et avant tout d'elle-même, trop découragée pour tenter même de réagir et se laisse tout doucement mourir dans sa vieille maison, dans ses vieilles habitudes, avec la lassitude et le fatalisme d'une aristocrate ruinée.

Budapest, allègre et souriante, montre qu'elle est décidée à trouver la vie bonne et belle à vivre, quoi qu'il advienne, parce que c'est la vie, et à ne s'avouer vaincue que lorsque toutes les chances de vaincre, vraiment, auront été épuisées.

Une rue de Vienne, d'où s'est enfui tout ce qui en fit l'animation et l'attrait, cela serre le cœur de ceux qui l'on connue autrefois. Le peuple de Vienne, où l'effroyable détresse des anciens riches côtoie la vulgarité des hordes prolétariennes et l'insolence des mercantis étrangers, cela donne l'impression d'un monde à la dérive, où tout est à l'envers.

Les rues de Budapest, entre leurs maisons en pierre solide, aux façades claires, avec leurs arbres puissants et leurs chaussées nettes, où les simples taxis ont les nickels étincelants de voitures de maître et les tramways des vernis impeccables et des coussins de velours, elles vivent de toute l'activité, de toute la gaieté, de toute l'élégance de leurs passants. Les mendiants eux-mêmes et les petits cireurs de bottes et jusqu'aux marchandes de poisson et de fruits, qui sont si plaisantes à voir sous leurs coiffes aux couleurs vives, y ont un air de bonne humeur. Seules les rues de Paris sont aussi animées, mais elles ne sont pas plus agréables.

Tout le monde est courtois, de bonne tenue, bien habillé. Il n'y a pas une tache, le soir, quand ils sortent de leurs ateliers ou de leurs bureaux, sur les costumes de confection des ouvriers et employés qui se hâtent vers les piscines populaires ou les terrains de sport. Et vous ne trouverez nulle part, ici, dans cette jeunesse passionnée de grand air et de culture physique, le débraillé vestimentaire qui choque, à Vienne, si profondément.

Les femmes, dont les yeux sont admirables et le teint si légèrement ambré, ont une allure dégagée et souple, un charme instinctif, une grâce d'élégance, — si simplement habillées soient-elles, — qu'on ne peut plus oublier. Et les hommes ont pour elles, qu'ils soient ouvriers ou bourgeois, des attentions de politesse raffinée.

C'est cela, avant tout, qui frappe à Budapest, dans la rue : la correction, la courtoisie, la bonne humeur. Les privations qu'il faut subir à la maison, la table insuffisamment servie, les salaires réduits, les affaires qui ne vont pas, — le dehors n'a pas à les connaître...

De l'orgueil ? Non pas ! la fierté d'un peuple qui a conscience de ce qu'il vaut et qui ne veut pas se laisser déchoir. « On ne tombe pas malade, me disait en souriant un vieil archiduc dont les soixante-dix ans bientôt en paraissent cinquante, lorsqu'on est déterminé à rester bien portant ! »

Dans les cafés de Vienne, qui furent les plus brillants de l'Europe, de vieux habitués et des filles mélancoliques, disséminés dans les salles trop vastes, lisent interminablement des piles de journaux et font durer des heures leur verre de café glacé ou leur chope de bière blonde.

Les cafés de Budapest, portes et fenêtres larges ouvertes sur les chaussées étincelantes de lumière, bourdonnent de foule. D'incomparables orchestres tziganes, dont le moindre exécutant est un grand artiste, y sèment l'ivresse de leurs czardas et le rêve de leurs sonates. Au Ritz, au Belvarosi, au Saint-Gellert dont les piscines de porphyre, aux vagues artificielles, sont peut-être les plus belles du monde, chez Gerbaud, à ce Kioské Gellert, accroché au flanc de la montagne, au milieu des arbres, d'où l'on domine, le soir, le panorama prodigieux de la ville et du Danube illuminés. — Il faut qu'un Budapestois soit bien pauvre pour ne pas aller, quelques heures par semaine, écouter de la belle musique.

Budapest sourit...

— « Ce n'est pas une raison, semble-t-elle dire à l'étranger qu'elle accueille, parce que je traverse des heures difficiles, pour que je laisse tout aller et m'enlaidisse dans le désordre et les larmes. Je veux rester ce que j'étais, pour le jour où je le redeviendrai ».

(A suivre.)

HENRI POZZI.